



Ensemble documentaire : « Figures du colonisé : regards croisés à propos de l'Exposition coloniale internationale de 1931 ».

Cet ensemble documentaire peut être mobilisé dans le cadre de l'enseignement d'exploration *Littérature & Société* en classe de Seconde mais également dans le cadre du nouveau programme d'*Histoire* (rentrée 2011) en classe de Première Générale.

Document 1 : Ousmane SOCÉ, *Mirages de Paris*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1977, 187 p.

Document 2 : Tract des surréalistes, *Ne visitez pas l'exposition coloniale*, 1931.

Document 3 : Louis Aragon, « Mars à Vincennes », *Persécuté persécuteur*, 1931.

Document 4 : Didier Daeninckx, *Cannibale*, Paris, éditions Verdier, 1998, 97 p.

Document 5 : Michel Pierre, « L'Exposition coloniale internationale de 1931 », in *1931, les étrangers au temps de l'Exposition coloniale*, Paris, Gallimard / Cité nationale de l'histoire de l'immigration, 2008, 191 p.

Document 1 :

Ousmane SOCÉ, *Mirages de Paris*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1977, 187 p.

Début des années 30. Fara, jeune homme sénégalais, embarque pour la France après en avoir rêvé toute son enfance. Ayant déjà découvert les Champs-Élysées, la Bastille et Saint-Michel et le Louvre, il prend le métro pour se rendre à l'Exposition coloniale de la Porte Dorée.

“Fara descendit à la Porte-Dorée. Il marcha le long de la grande avenue des Colonies françaises. Sur sa droite, la Martinique, la Réunion, la Guadeloupe, évoquaient les Iles selon les traits classiques qu'en donnent la littérature.

Il atteignit l'A.O.F., composée d'un groupement de bâtiments ocres, style “Tombouctou-Dienné” ; tout autour, des cases, de varies cases; les tirailleurs, ouest-africains, chéchia écarlate, armes au pied, contrastaient avec la pâleur des visages et les toilettes claires.

En face du pavillon du Soudan, voici accroupie sur des nattes une sonraïe. La finesse des traits, le cuivre de son teint, l'ardeur de son regard trahissaient une ascendance touareg ; la longueur de son port de col, une demie origine soudanaise. (...)

Fara retrouva des amis africains.

Le long des allées de la Cité ils avaient installé de petits commerces d'objets fabriqués en Afrique noire.

Il y en avait d'authentiques, mais aussi d'origine nord-africaine ou levantine.

Ambrousse, un ami de Fara, vendait des tapis marocains confectionnés, pour des raisons commerciales, au pays des négresses à plateau. Il pria Fara de revenir, le lendemain, travailler avec lui. Il le prendrait pour associé et partagerait les bénéfices.

- Approchez, Messieurs et Dames, criait-il, approchez ! Achetez mes tapis ! de vrais ! fabriqués dans la forêt vierge ! par des négresses à plateau ! Je suis du pays ; j'ai été capturé il y a deux mois seulement ! Approchez Messieurs, Dames ! Approchez !...

Le flot des passants s'arrêtait, amusé par la dialectique invraisemblable de l'homme de la Forêt ; parfois quelqu'un s'approchait, considérait les tapis et les pacotilles en ivoire emmêlées sur le comptoir.

L'on achetait, par convenance. Voir de près un nègre authentique de la Forêt valait bien cela...

Le soleil se couchait derrière la cime onduleuse du Bois de Vincennes qu'il saupoudrait d'écarlate. Il glissa plus bas. Le rougeoiement s'infiltra entre les fûts séculaires des chênes et des marronniers, teignit de carmin l'eau du lac, auréola de pourpre les mousses vertes...

La féerie électrique fut déclenchée. L'Avenue des Colonies était majestueuse des palais qui la limitaient ; on eût dit la cité magique d'un conte arabe dont l'architecture aurait été réalisée par des cubistes. La foule internationale des promeneurs s'y pressait, égayée par l'enchantement lumineux.

Le Palais d'Angkor était le plus admiré. Sa masse gris bleuté se détachait du ciel parisien où se reflétaient, en poussières multicolores, les lumières d'en bas. Il se dégagait des dragons et des dieux asiatiques, la rigidité mystique des sphinx. On aurait cru entendre les bonzes psalmodier leurs psaumes interminables.

C'était l'Asie, ancienne, mystique, mais faible, subjuguée par la jeune et puissante Europe...

Fara admirait le palais d'Angkor lorsque trois jeunes filles passèrent devant lui et se dirigèrent vers le pavillon de l'A.O.F. Elles l'avaient dévisagé. (...)

Il tenta l'aventure puisqu'il était libre de sa soirée. (...)

Son choix était fait. Il aborderait la jeune fille de droite. Elle avait une démarche souple et insouciant. (...)

Le cortège continua sa marche. Il devait être dix heures du soir. On passait devant les souks tunisiens d'où émanaient des parfums d'ambre et de Chypre.

Derrière un enclos on entendait un tambourin arabe égrener une musique aux accords ténus, aussi mystérieuse que les hommes aux yeux bridés qui l'avaient conçue.

Sur les bords du lac Daumesnil, retentissaient les pilons d'un village camerounais ; les coups, étonnés de ne pas se voir bloqués et meurtris par la futaie imperméable de la Forêt, s'élargissaient en longs échos sur l'eau.

Paris offrait le raccourci de tous ces mondes, l'interprétait à sa façon, dans la même apothéose de lumière, grâce à sa large compréhension des humanités...

Marchant auprès de Jacqueline, la jeune fille de droite, Fara se prit à comparer ces pays à celui qu'il venait de connaître.

En Europe, une longue série de générations, par un effort tenace, avait accumulé un patrimoine de travail et de savoir gigantesque ; et combien le patrimoine de sa pauvre Afrique lui parut faible ! Il comprit pourquoi le blanc, héritier et dépositaire de cette richesse, le regardait hautain. » (pp 33-35)

Document 2 :

Tract des surréalistes, ***Ne visitez pas l'exposition coloniale***, 1931.

Les artistes surréalistes étaient sur le front de la lutte anticolonialiste. Cet appel, publié sous forme de tract juste avant l'ouverture de l'Exposition coloniale, fait partie des rares textes ouvertement opposés à l'Exposition et en faveur d'une prise de conscience radicale.

« A la veille du 1er mai 1931 et à l'avant veille de l'inauguration de l'Exposition coloniale, l'étudiant indo-chinois Tao est enlevé par la police française. Chiappe, pour l'atteindre, utilise le faux et la lettre anonyme. On apprend, au bout du temps nécessaire à parer à toute agitation, que cette arrestation, donnée pour préventive, n'est que le prélude d'un refoulement sur l'Indo-Chine *. Le crime de Tao ? Etre membre du parti communiste, lequel n'est aucunement un parti illégal en France, et s'être permis jadis de manifester devant l'Elysée contre l'exécution de quarante Annamites. L'opinion mondiale s'est ému en vain du sort des deux condamnés à mort Sacco et Vanzetti. Tao, livré à l'arbitraire de la justice militaire et de la justice des mandarins, nous n'avons plus aucune garantie pour sa vie. Ce joli lever de rideau était bien celui qu'il fallait en 1931, à l'exposition de Vincennes.

L'idée du brigandage colonial (le mot était brillant et à peine assez fort), cette idée, qui date du XIXème siècle, est de celles qui n'ont pas fait leur chemin. On s'est servi de l'argent qu'on avait en trop pour envoyer en Afrique, en Asie, des navires, des pelles, des pioches, grâce auxquels il y a enfin, là-bas, de quoi travailler pour un salaire et, cet argent, on le représente volontiers comme un don fait aux indigènes. Il est donc naturel, prétend-on, que le travail de ces millions de

nouveaux esclaves nous ait donné les monceaux d'or qui sont en réserve dans les caves de la Banque de France. Mais que le travail forcé - ou libre - préside à cet échange monstrueux, que des hommes dont les moeurs, ce que nous essayons d'en apprendre à travers des témoignages rarement désintéressés, des hommes qu'il est permis de tenir pour moins pervers que nous et c'est peu dire, peut-être pour éclairés comme nous ne le sommes plus sur les fins véritables de l'espèce humaine, du savoir, de l'amour et du bonheur humains, que ces hommes dont nous distingue ne serait-ce que notre qualité de Blancs, nous qui disons « hommes de couleurs », nous hommes sans couleur, aient été tenus, par la seule puissance de la métallurgie européenne, en 1914, de se faire crever la peau pour un très bas monument funéraire collectif - c'était d'ailleurs, si nous ne nous trompons pas, une idée française, cela répondait à un calcul français - voilà qui nous permet d'inaugurer, nous aussi, à notre manière, l'Exposition coloniale et de tenir tous les zéloteurs de cette entreprise pour des rapaces. Les Lyautey, les Dumesnil, les Doumer, qui tiennent le haut du pavé aujourd'hui dans cette même France du Moulin-Rouge n'en sont plus à un carnaval de squelettes près. On a pu lire il y a quelques jours, dans Paris, une affiche non lacérée dans laquelle Jacques Doriot était présenté comme le responsable des massacres d'Indo-Chine. Non lacérée. Le dogme de l'intégrité du territoire national invoqué pour donner à ces massacres une justification morale, est basé sur un jeu de mots insuffisant pour faire oublier qu'il n'est pas de semaine où l'on ne tue aux colonies. La présence sur l'estrade inaugurale de l'Exposition Coloniale du Président de la République, de l'Empereur d'Annam, du Cardinal Archevêque de Paris et de plusieurs gouverneurs et soudards, en face du pavillon des missionnaires, de ceux de Citroën et Renault, exprime clairement la complicité de la bourgeoisie tout entière dans la naissance du concept nouveau et particulièrement intolérable : la « Grande France ». C'est pour implanter ce concept-escroquerie que l'on a bâti les pavillons de l'Exposition de Vincennes. Il s'agit de donner aux citoyens de la métropole la conscience de propriétaires qu'il leur faudra pour entendre sans broncher l'écho des fusillades lointaines. Il s'agit d'annexer au fin paysage de France, déjà très relevé avant-guerre par une chanson sur la cabane-bambou, une perspective de minarets et de pagodes. A propos, on a pas oublié la belle affiche de recrutement de l'armée coloniale : une vie facile, des négresses à gros nénés, le sous-officier très élégant dans son complet de toile se promène en pousse-pousse, traîné par l'homme du pays - l'aventure, l'avancement. Rien n'est d'ailleurs épargné pour la publicité : un souverain indigène en personne viendra battre la grosse caisse à la porte de ces palais en carton pâte. La foire est internationale, et voilà comment le fait colonial, fait européen comme disait le discours d'ouverture, devient fait acquis. N'en déplaise au scandaleux Parti Socialiste et à la jésuitique Ligue des Droits de l'Homme, il serait un peu fort que nous distinguions entre la bonne et la mauvaise façon de coloniser. Les pionniers de la défense nationale en régime capitaliste, l'immonde Boncour en tête, peuvent être fiers du Luna-Park de Vincennes. Tous ceux qui se refusent à être jamais les défenseurs des patries bourgeoises sauront opposer à leur goût des fêtes et de l'exploitation l'attitude de Lénine qui, le premier au début de ce siècle, a reconnu dans les peuples coloniaux, les alliés du prolétariat mondial.

Aux discours et aux exécutions capitales, répondez en exigeant l'évacuation immédiate des colonies et la mise en accusation des généraux et fonctionnaires responsables des massacres d'Annam, du Liban, du Maroc et de l'Afrique centrale. »

Signataires : Breton, André (1896-1966), Eluard, Paul (1895-1952), Péret, Benjamin (1899-1959), Sadoul, Georges (1904-1967), Aragon Louis, Char René, Tanguy Yves, Unik Pierre, Thirion André, Crevel René, Alexandre Maxime, Malkine George

*Nous avons cru devoir refuser, pour ce manifeste, les signatures de nos camarades étrangers.
Rqe : Cette mention vise vraisemblablement à éviter à ceux-là le risque d'être expulsés du territoire pour trouble à l'ordre public.

Document 3 :

Louis Aragon, « Mars à Vincennes », *Persécuté persécuteur*, 1931.

Le volume Persécuté persécuteur comprend les derniers poèmes d'Aragon surréaliste; ceux-ci témoignent en même temps de son passage au communisme. Les poèmes sont précédés du fameux "Front Rouge" qui amena, en fin de compte, la rupture entre Aragon et les surréalistes. Le poème suivant s'inscrit dans

L'opposition à l'exposition coloniale de 1931 portée par le groupe surréaliste, soutenu par le Parti Communiste. Il exprime la voix d'une toute petite minorité de l'époque, globalement favorable ou indifférente à la colonisation.

Il pleut sur l'Exposition coloniale (...)

Les Pénitents Les Rois Fainéants Les Sénégalais
L'automobile du Roi du Caoutchouc

L'Exposition coloniale

L'anneau dans le nez de la Religion catholique
Les hosties de la Défense nationale
Fétiches fétiches on te brûle si tu fais
la nique à des hommes couverts de sabres et dorures
et l'outrage aux magistrats dans l'exercice de leurs fonctions

L'anneau dans le nez de la Troisième République l'enfantement obligatoire
Il faut des soldats à la Patrie
L'Exposition coloniale

Palmes pâles matins sur les Iles Heureuses
palmes pâles paumes des femmes de couleur
palmes huiles qui calmiez les mers sur les pas d'une corvette
charmes des spoliations lointaines dans un décor édénique
De nouvelles Indes pour les perversités du Percepteur
et le Missionnaire cultive une Sion de cannes à sucre
tandis que le nègre Diagne élevé pour la perspective à la dignité ministérielle
administre admirablement massacrés et massacreurs
sous l'égide du coq tricolore ô Venise
Othello la nuit n'est plus noire
Aujourd'hui malgré les illumination modernes

Les bourreaux chamarrés parlent du ciel inaugural
de la grandeur de la France et des troupeaux d'éléphants
des navires des pénitenciers des pousse-pousse
du riz où chante l'eau des travailleurs au teint d'or
des avantages réservés aux engagés volontaires de l'infanterie de marine
du paysage idéal de la baie d'Along
de la loyauté de l'indigénat chandernagorique

Soleil soleil d'au-delà des mers tu angélises
la barbe excrémentielle des gouverneurs
Soleil de corail et d'ébène
Soleil des esclaves numérotés
Soleil de nudité soleil d'opium soleil de flagellation
Soleil du feu d'artifice en l'honneur de la prise de la Bastille
Au dessus du Cayenne un quatorze juillet

Il pleut il pleut à verse sur l'Exposition Coloniale

Document 4 :

Didier Daeninckx, *Cannibale*, Paris, éditions Verdier, 1998, 97 p.

Gocé né le Canaque raconte comment, après avoir été recruté dans son village pour être exhibé au zoo de

Vincennes lors de l'exposition coloniale de 1931, il est arrivé à Paris avec son groupe et a découvert la nouvelle condition des « sauvages ».*

« A Paris, il ne subsistait rien des engagements qu'avait pris l'adjoint du gouverneur à Nouméa. Nous n'avons pas eu droit au repos ni visité la ville. Un officiel nous a expliqué que la direction de l'Exposition était responsable de nous, et qu'elle voulait nous éviter tout contact avec les mauvais éléments des grandes métropoles. Nous avons longé la Seine, en camion, et on nous a parqués derrière les grilles, dans un village kanak reconstitué au milieu du zoo de Vincennes, entre la fosse aux lions et le marigot des crocodiles. Leurs cris, leurs bruits nous terrifiaient. Ici, sur la Grande-Terre, on ne se méfie que du serpent d'eau, le tricot rayé. Et encore... les gamins s'amuse avec. C'est rare qu'il ouvre sa gueule assez grand pour mordre ! Au cours des jours qui ont suivi, des hommes sont venus nous dresser, comme si nous étions des animaux sauvages. Il fallait faire du feu dans des huttes mal conçues dont le toit laissait passer l'eau qui ne cessait de tomber. Nous devions creuser d'énormes troncs d'arbres, plus durs que la pierre, pour construire des pirogues tandis que les femmes étaient obligées de danser le pilou-pilou à heures fixes. Au début, ils voulaient même qu'elles quittent la robe mission et exhibent leur poitrine. Le reste du temps, malgré le froid, il fallait aller se baigner et nager dans une retenue d'eau en poussant des cris de bêtes. J'étais l'un des seuls à savoir déchiffrer quelques mots que le pasteur m'avait appris, mais je ne comprenais pas la signification du deuxième mot écrit sur la pancarte fichée au milieu de la pelouse, devant notre enclos : « Hommes anthropophages de Nouvelle-Calédonie ». (p.20-21)

Gonécé, raconte l'inauguration de l'Exposition coloniale de 1931 de son point de vue de Canaque parqué dans un enclos avec les siens.*

« Il ne faisait pas beau, le matin de l'inauguration. Le cortège officiel a effectué sa visite au pas de charge. Et comme le maréchal Lyautey s'était attardé au pavillon du Maroc, en souvenir de ses conquêtes, on a écourté la découverte du nouveau parc zoologique. Le président Doumergue avait un faible pour les pachydermes et les otaries. Il n'est même pas passé devant la fosse aux lions, le village des cannibales kanak et le marigot des crocodiles germains ! Nous avons juste eu droit à la fanfare de la Garde républicaine qui a fait le tour des allées à cheval. A midi, le beau temps était revenu, et les curieux ont commencé à défiler de l'autre côté des grilles, des familles en goguette venues de toutes les provinces de France, les rangs serrés des enfants des écoles, des religieuses en cornette menées par la mère supérieure, une délégation de saint-cyriens coiffés de leur casoar. On nous jetait du pain, des bananes, des cacahuètes, des caramels... Des cailloux aussi. Les femmes dansaient, les hommes évidaient le tronc d'arbre en cadence, et toutes les cinq minutes, l'un des nôtres devait s'approcher pour pousser un grand cri, en montrant les dents, pour impressionner les badauds. Nous n'avions plus une seule minute de tranquillité, même notre repas faisait partie du spectacle. Quand les heures sonnaient au clocher de Notre-Dame-de-Saint-Mandé, dix d'entre nous étaient obligés, à tour de rôle, de grimper à des mâts, de courir, de ramper, de lancer des sagaies, des flèches, des javalots » (p.27-28)

**D. Daeninckx prend ici ses distances avec la réalité historique : s'il y eut bien des Canaques exhibés à Paris en 1931, ce fut au Jardin d'acclimatation de Boulogne, sur une initiative privée, et l'affaire fit suffisamment scandale pour provoquer la colère de Lyautey, commissaire de l'exposition coloniale, et la mise à la retraite anticipée le gouverneur de Nouvelle Calédonie qui avait aidé à leur recrutement. Voir à ce propos l'article de Benoît de l'Estoile, « Les indigènes des colonies à l'exposition coloniale de 1931 », in 1931, Les étrangers au temps de l'exposition coloniale, Gallimard/CNHI, 2008.*

Document 5 :

Michel Pierre, « L'Exposition coloniale internationale de 1931 » p. 20-27, in **1931, les étrangers au temps de l'Exposition coloniale**, Paris, Gallimard / Cité nationale de l'histoire de l'immigration, 2008, 191 p.

Il faut tous les efforts de la IIIe République pour convaincre peu à peu les Français de l'intérêt politique, économique, social et militaire de conquêtes lointaines censées s'opposer aux ambitions des autres puissances européennes, favoriser la croissance de l'économie française par de nouveaux débouchés et de nouvelles matières premières et exalter le sentiment d'apporter culture et développement à des peuples démunis. Tout cela avec l'aval bienveillant des penseurs du nouveau régime, tel Ernest Renan écrivant dans *La Réforme intellectuelle et morale* en 1871 : « La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour la gouverner n'a rien de choquant. Autant les conquêtes entre races égales doivent être blâmées, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité. »

Signe d'un temps de conquête qui vise l'implantation en Afrique noire, organise le contrôle du Maghreb et investit l'Indochine, la gestion des colonies devient celle d'un ministère de plein exercice en 1894, alors que celles-ci ne relevaient jusqu'alors que d'une direction du ministère de la Marine. Afin d'enraciner dans les esprits ces nouvelles ambitions françaises, l'école, la presse, l'édition et les sociétés savantes relayent peu à peu un message colonial que l'on s'attache aussi à mettre en scène.

Lors de l'Exposition universelle de 1889, une cité exotique s'édifie sur le Champ-de-Mars avec un pavillon célébrant quatorze colonies et protectorats. Onze ans plus tard, sur l'esplanade du Trocadéro, la section coloniale devient un vaste quartier exotique, où sont également présents des invités étrangers tels la Grande-Bretagne, le Danemark, les Pays-Bas, la Russie et les Etats-Unis. Dès lors, les constructions éphémères célébrant les horizons lointains sous pavillon français deviennent de règle et l'on songe de plus en plus à organiser des manifestations spécifiques ayant l'Empire colonial comme unique objet. (...)

Le 6 mai 1931, à la date prévue, se déroule l'inauguration par le président de la République Gaston Doumergue et le maréchal Lyautey. L'itinéraire qu'ils vont suivre sera, peu ou prou, celui des millions de visiteurs qui, stimulés par la presse et la publicité faite autour de l'événement, vont se rendre à Vincennes. Par la grande esplanade de la Porte Dorée scandée de palmiers, on découvre d'abord à gauche le palais des Colonies, sa section rétrospective des conquêtes jusqu'à la IIIe République, la section de synthèse qui illustre l'œuvre de cette dernière et, au sous-sol, l'aquarium et le terrarium, qui font le véritable succès pour un public plus friand de poissons étranges que de dioramas ou de souvenirs historiques. L'immense salle des fêtes, avec ses fresques et son plafond en degrés, est le lieu des rassemblements officiels, des congrès et des grandes conférences.

Encadrant l'esplanade, se déploient de grandes constructions Art déco, au nord les « sections métropolitaines », au sud la « Cité internationale des informations », censées exprimer les réussites et l'importance de la colonisation moderne comme gage premier de la prospérité des nations. Passé ce discours préliminaire ou conclusif s'ouvre plus au sud la grande avenue des Colonies françaises, où l'on découvre les pavillons des « vieilles » colonies (Côte française des Somalis, Océanie, Indes françaises, Guyane, Antilles), à proximité de ceux des missions catholiques et protestantes. Un hommage ardemment souhaité par Lyautey, que la République, malgré la séparation des Églises et de l'État, s'est attachée à rendre à celles et à ceux qui apportent un appui fondamental à sa politique coloniale. (...)

Pendant des mois, et particulièrement les soirs d'été, l'Exposition est une fête permanente où les représentations théâtrales et les concerts dans les divers pavillons se comptent par dizaines, où les sections étrangères ont leurs semaines propres de festivités. À la nuit tombée, l'Exposition qui ouvre jusqu'à minuit, devient une féerie d'eau et de lumière. (...)

Mais cette féerie, de nuit comme de jour, ne saurait exister sans les piroguiers venus du Dahomey, les danseuses de Bali et du Cambodge, les musiciens des Antilles, les comédiens malgaches, les artisans des souks, les chameliers du Niger et les troupes indigènes stationnées dans les proches casernes de Vincennes. Présents ponctuellement pour un spectacle ou consignés chaque jour à leur poste avec interdiction de quitter l'espace de l'Exposition, ils sont des centaines à participer au spectacle de la « plus grande France », à subir parfois moqueries et vexations, même si le programme officiel met en garde, dans sa préface, contre ce type d'attitude : « Un conseil : en face de toute manifestation étrangère ou indigène, ne riez pas des choses ou des hommes que vous ne comprenez pas au premier abord. Le rire gouailleur de certains Français nous a fait plus d'ennemis à l'extérieur que de cruelles défaites ou des traités onéreux. »

Pour consulter d'autres ressources pédagogiques sur ce thème, nous vous renvoyons à l'accompagnement pédagogique élaboré pour l'exposition temporaire 1931, *les étrangers au temps de l'Exposition coloniale* :

<http://www.histoire-immigration.fr/education-et-recherche/la-pedagogie/dossiers-pedagogiques-autour-des-expositions/1931-les-etrangers-au-temps-de-l-exposition-col>